

ANDRÉ AUGÉ

LE GRAND PAPÉ
DE
SAINT-SERNIN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-38441-268-6

Dépôt légal : novembre 2022

À mon petit-fils, Nicolas.

Introduction

En 1740, date à laquelle commence notre histoire, les paysans constituaient environ 85 % de la population.

Qui étaient ces paysans ? On sait qu'ils vivaient dans la misère, l'insécurité et dans des conditions d'hygiène que nous avons du mal à imaginer. La mort est toujours présente. Les famines, les épidémies les touchaient en priorité.

La vie se déroulait toujours au même rythme des saisons, des travaux de la terre et des fêtes religieuses car Dieu est omniprésent.

Ils étaient pour la plupart illettrés. On nous les dit susceptibles, brutaux et même violents. Mais étaient-ils insensibles ? Connaissaient-ils l'amour ? Les parents avaient-ils le temps de chérir ces petits enfants dont la moitié n'atteignait pas l'âge de 5 ans.

Les mariages sont le plus souvent arrangés. Mais les époux n'éprouvaient-ils pas des sentiments dans le mariage ou en dehors ?

Certains ont prétendu qu'il s'agissait d'une époque avec « l'amour en moins ».

J'ai voulu dans ce roman témoigner du contraire.

C'est l'amour d'un grand-père et de son petit-fils, l'amour de deux jeunes époux qui se sont choisis librement, et enfin l'amour impossible et sublime d'une bohémienne pour ce noble qui l'a séduite et l'a séparée de son enfant bâtard.

Ce roman est purement imaginaire. Pourtant les personnages, le grand Papé Jean-Pierre Albert, Jean et Jeanne Bouscaillou, leur fils François et sa femme Marie et même Jeanne Candeil sont mes ancêtres. J'ai voulu les faire revivre.

Septembre 1740

Cette histoire relate une tranche de vie d'une famille de paysans de Saint-Sernin de Sanissac, paroisse de Lanta, dans ce Haut-Languedoc connu depuis le Moyen âge sous le nom de « Pays de Cocagne ». Cette appellation lui venait de la culture du pastel qui fit la fortune du Midi toulousain. Le terme de « coucagno » désignait les boules de pastel ou cocos. La locution est restée, elle évoque un pays imaginaire où tout abonde sans trop de peine.

Mais les temps ont bien changé. L'indigo s'est imposé au détriment du pastel et la vie n'est pas facile pour les paysans victimes de la sécheresse, des mauvaises récoltes, de la dîme de plus en plus insupportable, des conditions d'hygiène qui entraînent des épidémies et une mortalité infantine qui frappe tous les milieux, mais affecte surtout les plus pauvres.

L'église de Saint-Sernin avec son beau clocher-mur en briques roses se dresse fièrement en haut d'une colline d'où l'on aperçoit toute la vallée de la Saune et bien au-delà. Par temps clair, l'horizon n'est limité au sud que par la chaîne dentelée des Pyrénées Ariégeoises dominée par le pic de Montvalier. La plupart des maisons se pressent autour de l'église et de son petit cimetière comme si elles recherchaient la protection d'un Dieu si redouté. La propriété de Jean-Pierre Albert est un peu à l'écart, peut-être faut-il y voir un trait de caractère de ce personnage singulier qui ne craint ni Dieu ni Diable. Il vit là, avec son gendre

Jean Bouscaillou et sa femme Jeanne, son petit-fils François et sa jeune épouse Marie.

Nous sommes fin septembre, il fait encore très chaud comme souvent dans le sud-ouest. Assis sur un vieux banc de bois, François est épuisé. Toute la journée il a vendangé dans les vignes d'Hubert de Baulo, baron de Saint-Sernin. Il apprécie le calme de cet instant et le souffle frais et doux de ce petit vent d'ouest qui vient caresser son visage. Ici les jours succèdent aux jours et chaque jour est semblable au précédent.

Le temps s'arrête, on vit, on meurt, sans parfois avoir quitté son village. François regarde sans le voir ce qui depuis toujours constitue l'univers de ses ancêtres. Devant lui, le petit enclos que limitent symboliquement une barrière de bois délabrée, une haie de ronces, un vieux puits entouré de lierre, le poulailler, quatre ruches et tout au fond un tas de détritrus.

Le soir, sous le grand chêne plusieurs fois centenaire, ses yeux vagabondent plus loin, vers ces paysages qui changent au rythme des saisons et du travail des hommes. Seules demeurent quelques taches brunes, bois non encore défrichés, résistance d'une nature qui reste à conquérir.

C'est l'heure où après avoir embrasé les collines Garonnaises, le jaune et le rouge du soleil couchant se diluent dans le bleu du ciel pour donner pendant quelques instants cet horizon violette qu'on ne voit nulle part ailleurs.

Jean-Pierre est venu s'asseoir à côté de son petit-fils, c'est un moment privilégié entre les deux hommes. François doit beaucoup à ce grand-père qu'il admire. Le plus souvent, la conversation porte d'abord sur le temps si important pour les paysans. Leurs travaux dépendent de la pluie, du soleil, de la gelée, et c'est peut-être pour ça qu'ils attendent un signe de Dieu.

Mais très vite Jean-Pierre orientait la conversation sur le sens qu'il fallait donner à tous ces faits que l'on pouvait observer et sur tous les événements de la vie, même les plus évidents. C'est lui qui lui a appris comment regarder un arbre, une fleur, un oiseau, ou encore un calvaire à la croisée des chemins.

Ce soir-là, Marie était venue auprès de son époux, elle se serra amoureusement contre lui et Jean-Pierre comprit qu'il était temps pour lui de rentrer.

La maison familiale datait de l'époque Louis XIII. Elle avait encore un bel aspect avec ses murs de terre agrémentés de colombages en croix de Saint-André.

Jean-Pierre entra dans la grande pièce qui servait à la fois de salle à manger, de cuisine et même de chambre, un lit entouré de rideaux était installé dans une alcôve. C'était là que dormaient François et Marie. Cette pièce s'ouvrait sur deux petites chambres réservées à Jeanne et Jean et l'autre à Jean-Pierre. La cheminée était vaste, on y faisait du feu qui chauffait et éclairait toute la maison, on y trouvait des chenets en fer, des chaudrons, un gril, une poêle et quelques instruments d'usage courant, enfin au-dessus une simple croix de bois. L'évier sur lequel trônait une cruche d'eau servait à la fois pour faire la vaisselle et parfois une toilette sommaire. Deux coffres en noyer, un vaisselier et une maie constituaient le mobilier.

Jean et Jeanne dormaient déjà. François et Marie, comme souvent les soirs d'été étaient, allaient se coucher au-dessus de l'étable. Ils s'allongèrent sur une couverture et échangèrent des baisers sans fin. La douceur de la nuit, l'odeur grisante des foin, tout contribuait à l'exacerbation de leurs sens. Marie se serrait si fort contre son époux qu'elle semblait adhérer à lui. Il dut la repousser un peu pour mieux la caresser et l'embrasser sur tout le corps. Au bord du plaisir c'est elle qui lui dit :

— Viens, viens maintenant.

Il la pénétra jusqu'à ce que leurs cris se mêlent dans une explosion de bonheur partagé.

Jean-Pierre aurait environ, comme disent prudemment les registres paroissiaux, 90 ans. Pour tout le monde, c'était le « Grand Papé », certes l'homme le plus âgé du village. Certains l'appelaient « le père éternel ». Il devait cette longévité à une robuste constitution et à une vie bien réglée, celle d'un sage qui vivait en harmonie avec la nature et en paix avec lui-même. Et puis comme il disait : « J'ai toujours eu de la chance. »

Physiquement, c'était un homme de grande taille. Ses cheveux d'autant plus blancs qu'ils avaient été blonds cachaient à peine sa nuque, et sa barbe régulièrement taillée lui donnait un air de philosophe grec. Son front rayé par les rides transversales profondes de quelqu'un qui réfléchit contrastait avec ses joues étonnamment lisses, mais le plus remarquable dans ce visage, c'étaient les yeux, très bleus comme on en voyait rarement en Pays d'Oc, ils exprimaient l'intelligence et la bonté.

Contrairement aux gens de son époque, il avait pas mal voyagé, ce qui lui valait un certain respect et une considération particulière. Il offrait ses conseils en différents domaines : acquisition ou vente de terrains, héritages, mariages, éducation des enfants et même soins, grâce à sa connaissance des plantes.

Il jouissait de l'estime générale, même de celle du baron de Saint-Sernin qui prenait plaisir à s'entretenir avec lui et n'hésitait pas à lui ouvrir sa bibliothèque.

Il avait quitté le pays à l'âge de 14 ans pour aller à Toulouse apprendre le métier de tisserand chez les Belval, des cousins de son père. Sans enfant, très vite ils le considérèrent comme leur fils. Il se serait établi à leur suite, mais les événements en décidèrent autrement. Après une

soirée à boire avec quelques amis il fut enrôlé dans l'armée de Turenne pour faire la guerre de Hollande. Blessé à une épaule, il dut rentrer à Toulouse par ses propres moyens.

Le retour fut long et difficile, pour vivre il travailla à Dijon puis à Montpellier. Il revint chez les Bellaval, Antoine avait perdu sa femme Marie, et lui se préparait à la suivre. Il eut le temps de laisser par testament sa maison et son atelier à Jean-Pierre. Mais un an plus tard, il hérita aussi de la maison de ses parents à Saint-Sernin. Il décida de s'y établir. Il se maria avec Cécile Bonnet avec qui il eut quatre filles. Trois moururent en bas âge, restait Jeanne qui épousa Jean Bouscaillou. Depuis la mort de sa femme, Jean-Pierre vit avec sa fille et son gendre qui donnèrent naissance en 1713 à François. Enfin un garçon. Très vite il éprouva une profonde affection pour cet enfant qui lui ressemblait et le fixait avec ses grands yeux bleus semblables aux siens. Un courant magnétique passait dans les regards qu'ils échangeaient. Le premier sourire de François fut pour son grand-père. C'est lui qui l'appela Papé.

Comme chaque matin, le coq prétend faire lever le soleil et réveiller toute la maisonnée, mais Jeanne est déjà debout. Elle est suivie de Jean puis de François et Marie. Jean-Pierre est moins pressé, il sait qu'il a le temps. Pendant que Jean et François font un semblant de toilette, Jeanne rallume un peu de feu pour faire réchauffer un reste de soupe pendant que Marie place une écuelle à la place de chacun. Jean est au bout de la table à la place du maître de maison, ce serait celle de Jean-Pierre mais il veut que son gendre se sente chez lui et ne souhaite pas mettre en doute son autorité sur le reste de la famille, jusqu'à un certain point cependant. Jeanne, quand elle n'est pas debout, est à côté de son époux et de Marie près de la cheminée et de l'évier, François est en face de sa femme et à côté de son grand-père. Le petit déjeuner est vite pris, quelques

tranches de pain trempées dans la soupe et on se dirige vers les vignes de monsieur le baron où il faudra encore travailler toute la journée. Seul Jean-Pierre est resté à la maison. Vendanger est un travail très éprouvant mais qui s'effectue toujours dans la joie et la bonne humeur. Les femmes chantent et prennent garde de ne pas oublier une grappe sous peine de se faire barbouiller le visage, de se faire « mouster », les coupables doivent se faire pardonner en donnant un baiser. Les galéjades se mêlent aux rires et bientôt, c'est l'heure du repas. Monsieur le baron est venu se joindre aux vendangeurs pour s'assurer du bon avancement des travaux. Les gens du château ont amené du bon pain, du poulet et des pommes. C'est le meilleur moment de la journée, assis à l'ombre des plus grands arbres, on mange, on boit, on parle, on chante, on se moque les uns des autres. C'est un temps de bonheur. Mais très vite le travail reprend. Le soleil est au plus haut de sa course et, sous le double effet de la chaleur et de la fatigue, les blagues se font plus rares et chacun attend avec impatience la fin de la journée.

Jean-Pierre est resté avec son chien Sami, un bâtard des chiens de monsieur le baron. Chaque matin sa première visite est pour ses ruches. L'élevage des abeilles exige une surveillance constante. Jean-Pierre leur parle, elles semblent le connaître et ne le piquent pas. On prétend qu'il existe une relation affectueuse entre les abeilles et leur maître. Cet insecte est considéré dans le Lauragais avec un respect quasi sacré. Il peut encore s'occuper du potager et lancer quelques graines aux poules de la maison. Il rend visite au porc toujours traité avec honneur et sympathie et que l'on appelle traditionnellement « Léon », pourtant il sera bientôt sacrifié.